

### Explication de Texte : L'enfant noir

#### Chapitre 4 : de la page 55 à la page 56.

Selon moi, ce passage est un passage extrêmement important car il montre, comme je l'ai écrit dans ma réaction écrite, l'esprit de communauté qui règne dans ce microcosme guinéen.

Au début de ce passage, Camara Laye décrit l'importance que la moisson du riz représente pour la population. Cette scène se situe au mois de décembre. Il utilise ainsi l'expression « j'étais invité » pour montrer que cet événement n'est pas une simple moisson, c'est une véritable fête, et notre personnage principal a la chance d'y être convié chaque année. Cette « grande et joyeuse fête », comme il est écrit page 55 est un moment où tout le monde se réunit pour agir et s'entraider, puisqu'il s'agit d'un travail de très longue haleine.

De façon à souligner l'importance fondamentale de la moisson du riz, le narrateur répète les mots « volonté » et « génie » deux fois dans le second paragraphe du chapitre 4. La répétition de ces mots met l'accent sur l'aspect providentiel de la moisson. Comme cela est indiqué dans ce livre, à la page 131 : « la condition paysanne en Guinée est de loin la plus commune », c'est donc pour cela que la moisson est de loin l'évènement le plus important de l'année pour la population : une grande partie de la situation économique de ces gens est basée sur cette grande récolte. La répétition des mots « volonté », « ciel », ainsi que « génie » et « dépendait » démontre à quel point la moisson régit la vie des habitants, et elle démontre aussi surtout que selon leur optique religieuse, c'est uniquement grâce à Dieu, grâce à *l'aide* de Dieu, qu'il leur est possible de vivre (il est manifeste que selon eux, la météorologie n'est pas un phénomène à prendre en compte). Seule l'aide de Dieu et des génies leur permet d'atteindre leurs buts. La protection de Dieu et des génies est, par exemple, essentielle pour protéger les moissonneurs des « morsures de serpents ».

Camara Laye commence ensuite à décrire le rituel de la moisson. Le début de cette tradition est annoncé par le rituel des chefs de famille, comme on peut le lire à la page 55 : « chaque chef de famille partait couper la première javelle dans son champ ». Ensuite, après cette action des chefs de famille, le tam-tam commence, page 56 : « le tam-tam donnait le signal de la moisson ». La façon dont Camara Laye décrit la scène de la moisson est pour moi similaire à la façon dont un auteur décrirait le début d'un combat : nous aurions, tout d'abord, la réunion des chefs, ensuite, le roulement de tambours, et enfin, l'assaut. Cette comparaison avec un champ de guerre est également soulignée par l'expression page 56 : « nous attendions fiévreusement le signal ».

Dans ce troisième paragraphe qui commence à la page 55 et qui finit au milieu de la page 56, Camara Laye décrit le côté extrêmement traditionnel de cet événement. En l'espace de quinze lignes, notre auteur va répéter le mot « usage » cinq fois (j'inclus également dans ce décompte l'utilisation du verbe « usait »), et il utilise aussi les mots « anciens » deux fois, ainsi que le mot « vieillard ». Tout ce passage met donc l'accent sur cette coutume. Sur le fait que ce pays pratique des coutumes ancestrales et qui sont fondamentales pour les habitants du pays. Ce passage des moissons montre l'importance des traditions et surtout montre à quel point ces traditions sont respectées par ces hommes. Ils vivent leur tradition et c'est un devoir. Cet « usage » est un échange entre les hommes et Dieu : grâce à Dieu, la moisson peut avoir lieu, mais c'est parce qu'ils ont bien agi que la moisson se passe bien. Dieu les récompense et Dieu les protège.

Dans le dernier paragraphe de ce passage, Camara Laye s'interroge sur l'origine de cette tradition avec l'expression « je n'ai pas le souvenir » répétée deux fois, mais également avec la question « qu'en était-il ici ? ». Camara Laye s'interroge et réalise que les traditions sont généralement pratiquées de façon automatique : il faut agir d'une certaine façon et faire telle chose. Il n'y a pas réellement de logique à cela, et ceux qui pratiquent ces traditions ne

savent pas forcément pourquoi il faut agir comme ceci ou comme cela. Et c'est donc cela, le propre de la tradition : on agit comme nos ancêtres et on respecte ; on sait ce qu'il faut faire, mais on ne fait que refaire ce qu'on a pu voir durant notre enfance et notre adolescence.

Pour conclure ce passage, lorsque notre narrateur dit « ils n'étaient pas si prolongés que je puisse connaître tout », il souligne ici un fait important qui est que toutes ces traditions qu'il aura respectées et pratiquées ont souvent été et seront toujours pour lui un mystère. En effet, ce passage montre la force des traditions et montre aussi l'ignorance bien souvent soulignée dans le livre de notre personnage principal, Camara Laye. Comme son père le disait dans le premier chapitre : « j'ai peur, j'ai bien peur, petit que tu ne me fréquentes jamais assez... ». Dans la scène de la moisson, comme dans cette première scène, Camara Laye n'a pas acquis beaucoup de connaissances sur les traditions et leurs origines : pour lui, beaucoup de coutumes et de rituels resteront un mystère. Son départ pour la France approfondira bien sûr encore plus ce fossé entre lui et les traditions.